

# **SAINT-LAURENT MON AMOUR**

**MONIQUE DURAND**

**MÉMOIRE  
D'ENCRIER**



Monique Durand

SAINT-LAURENT MON AMOUR

MÉMOIRE D'ENCRIER



**1**

**CHEMIN D'EAU**



## SOUFFLE DE FLEUVE, DE GENS ET D'HISTOIRE

Je pense au bleu encre du Saint-Laurent et à la transparence de sa lumière. Aux cayes rocheuses qui gisent comme des visages tournés vers l'azur en face de Mingan, aux caps qui s'étirent, tranchés au sabre, le long de la côte entre Mont-Louis et Gros Morne, et pourquoi celui-là, il y en a tant d'autres, à l'îlot du Pot à l'Eau-de-vie, au large de Tadoussac. Eau de vie, eau d'histoire, eau de nos sources vives, c'est bien de cela qu'il s'agit. Je m'ennuie. Je m'ennuie du fleuve comme d'un être cher. Un manque ontologique.

Il n'est rien qui me ramène davantage à moi-même et à ce pays mien, que la pensée du fleuve, long squelette de mon être et de mon peuple, dont chaque vertèbre est une rivière flamboyante se jetant dans sa moelle épinière. Le fleuve Saint-Laurent « par l'amour des peuples, est comme une artère mythique dans l'imaginaire populaire », dit le grand géographe québécois et inventeur du mot « nordicité », Louis-Edmond Hamelin<sup>1</sup>.

Les eaux du Saint-Laurent ont accompagné toute ma vie depuis ses commencements, même si j'étais une enfant de la ville. Elles n'étaient jamais loin. Au bout du boulevard L'Assomption ou du boulevard Pie IX. C'était le port, où mon père nous emmenait, par tous les temps, voir les

---

<sup>1</sup> *La nordicité du Québec. Entretiens avec Louis-Edmond Hamelin*, Daniel Chartier et Jean Désy, Presses de l'Université du Québec, 2014.

immenses cargos rouillés amarrés aux quais le dimanche matin. Quand il avait plu, l'air sentait le poisson mort, odeur à nulle autre pareille qui, depuis, me pourchasse délicieusement, pour moi LE parfum de Montréal, que je reconnaîtrais entre tous et qui chaque fois me met en émoi.

Mes premiers souvenirs de fleuve, outre le port, remontent à Saint-Sulpice, village qui m'apparaissait si lointain où nous passions une partie de nos étés, la campagne profonde, aujourd'hui intégrée à la grande banlieue montréalaise. C'était les années où les riverains allaient en chaloupe « porter les vidanges au fleuve » et voir les détritiques dériver sur l'eau comme des petits bateaux sans tête et sans boussole. Ce qui nous semble aujourd'hui démesuré d'inconscience appartenait aux us de l'époque. Les adultes, là comme ailleurs, fumaient comme des cheminées, prenaient un dernier verre pour la route, mettaient sur leur peau des crèmes pour bronzer, autant dire pour brûler vif, et allaient au fleuve nous débarrasser des ordures.

Puis on entendit parler de polio, confusément liée dans ma tête aux eaux fluviales devenues sales et à une image : un rat musqué qui s'approche dangereusement d'une petite cousine assise dans l'eau. Le mot « pollution » retentissait, nouveau et menaçant, à nos oreilles. La première dont j'entendis jamais parler fut celle du fleuve. Bientôt, nous ne pûmes plus nous baigner dedans. « Lué ou pollué ? Très lué », rigolions-nous. Finies les baignades à Repentigny, Berthier, Sorel, au Lac Saint-Pierre, à Deschambault, à Gentilly. Tout un peuple privé des eaux douces de son fleuve. Quelle punition ce fut pour l'amphibie que j'étais. Mais tout cela, dans mon souvenir d'enfant, reste vague.

Vagues. Vagues. De la mer. Les premières à Old Orchard. Celles qui restent imprimées pour toujours.

Nous arrivions tard le soir de Montréal. Nous débarquions de la Chevrolet aux ailes dodues, nous précipitions sur la plage. Les crêtes blanches, roulant en rangs serrés, apparaissaient quelques fois sous la lune, cheveux d'ange. La mer, que nous ne pouvions qu'entendre, fracas incomparable, ne pouvions que sentir, odeurs tourmentantes d'iode qui, toute ma vie, me mettront en joie et en gravité, les deux sentiments à la fois, comme me ramenant à moi-même.

J'allais retrouver l'air salin, juste à moi, tant que je voulais, inspiré et expiré jusqu'à voir des étoiles et faire exploser ma poitrine, dans une petite maison de la côte, à Sainte-Luce sur mer, à l'est de Rimouski. Ma vie de travail et d'adulte consentante commencerait là. Le fleuve s'était élargi en même temps que mon existence.

Combien ai-je rêvé devant ces couchers de soleil, rêvé de départs lointains et d'odyssées. J'étais partie, et pourtant je rêvais de partances. Les départs, les voyages, sont des maladies douces qui, une fois dans la peau, ne vous quittent plus. Ce qui ne cesse de nous échapper est en même temps ce qui nous ancre. J'avais en vue l'église de Sainte-Luce montant la garde sur l'estuaire, et son petit cimetière où les morts ont les pieds dans l'eau.

C'est l'un de ces matins qui vit naître, je crois, mes premiers mots écrits. Pour essayer de capter, juste un peu, cette beauté. Fascinée par l'épée de feu qui me faisait fondre dans sa lave, le capelan qui roulait sous la lune de mai, la silhouette des pêcheurs de coques à marée basse, les glaces mêlées de sable empilées dans les fumaisons de février, fleuve dans tous ses états qui se révélait à moi.





Je n'en avais, je n'en aurais jamais assez. J'explorais toujours plus loin, toujours plus à l'est, quêtant avec ivresse les bouts du monde, car dans cette immense péninsule de montagnes et de forêts, de petites fraises et de crabes, de porcs-épics et de fous de Bassan, il y en avait beaucoup. Le bout du monde? Un lieu qui correspond à quelque chose de soi, on ne sait trop quoi, et pourtant ça crie tellement c'est soi. Une étrangeté, et pourtant familière. Dépaysement, en pays jamais vu et pourtant connu, d'une connaissance ancienne, on dirait, et nimbée de mystère. Le bout du monde est un état d'âme.

C'est ainsi que m'apparut la Gaspésie, excroissance de la terre et de moi-même. Je fouillais ses paysages, affamée de mon Saint-Graal. Un matin, tôt, c'était la fin du mois d'août, je repérai une petite maison de pêcheur au fond d'une anse au nom sans pareil, l'anse du Cap à l'Ours. À qui appartenait cette maisonnette, davantage cabane que maisonnette, toute rose, avec des tours de fenêtre mauves et des rideaux orange à pois verts? À Carmen, me dirent des pêcheurs qui rentraient au quai. Et où habite-t-elle, Carmen? Ils pointèrent du doigt sa demeure et d'un seul cœur, ils ajoutèrent: « Mais elle dort en ce moment. Il est d'bonne heure. » Très bien, j'attendrai. Qu'est-ce qu'une heure ou deux, ou même trois, d'attente quand on a trouvé? Car là je me poserais. Je le savais d'instinct. Pour des années à venir. Moi qui ne voulais appartenir à rien ni à personne, je lui appartiendrais, j'appartiendrais à cette anse menue et à la Gaspésie. Et Carmen deviendrait une amie chère. Et consentirait à me vendre sa minuscule maison de pêcheur après plusieurs étés d'approvisionnement mutuel, car elle n'allait pas vendre à tout venant, à tout venu, Carmen. Il fallait lui montrer patte blanche et complice. Il fallait que soit née une connivence.

Je connaîtrais bientôt Walter, celui qui deviendrait le compagnon de Carmen. Comment dire ce que cet homme, déjà vieux, voûté, abîmé dans le travail d'une vie, incapable de s'arrêter, a soulevé en moi ? De l'amour ? Non. Pas celui auquel on pense naturellement. Non. Il était à lui seul ma Gaspésie. Et le couple qu'il formait avec Carmen incarnait à mes yeux le bout du monde. Walter était mon dernier des Mohicans, fils des forêts profondes, et Carmen, la fille des embruns qui deviendra la reine de l'éperlan frit à Montréal, ils allaient m'inspirer, en me racontant tant de choses, des textes, des nouvelles et un roman. Je dis bien « m'inspirer », car il n'a jamais été question d'écrire leurs biographies.

Je reviendrais donc à l'anse du Cap à l'Ours, chaque été, attendue par Carmen et Walter. Et chaque été, je retrouverais la maisonnette d'une autre couleur, à l'extérieur comme à l'intérieur, rose, verte, orangée. Une année, je la retrouvai « bleu Sainte-Vierge », me dit Carmen, sourire en coin. Je fis de la Gaspésie mon havre des saisons douces pour toujours. C'est assez rare, il me semble, que l'on puisse dire « pour toujours ». Je voyagerais aux quatre coins de la planète, j'inventerais les projets les plus lointains, je déménagerais de ville en ville pour le travail, mais je reviendrais sans cesse sur ma terre d'élection, striée de caps et de barachois. Mon port d'attache.



Le travail, justement, allait bientôt m'entraîner encore plus à l'est, mais sur l'autre rive, sur la Côte-Nord du Québec. Le même fleuve, mais au rivage nord si différent de celui du sud. Deux configurations paysagères, austère, de pierre, de sable et de climats extrêmes, d'un côté, appalachienne, plus

tendre et tempérée, de l'autre, mais aussi deux histoires, deux cultures. Avec, pour navettes entre les deux, le traversier *Camille-Marcoux* et les petits aéronefs d'*Air Satellite*, le premier avalant les vagues, le second, les nuages.

Ce furent mes années d'eaux et de forêts boréales et ma découverte du Nord. Le plus sauvage de la terre se tenait là, sous mes yeux éblouis. Aujourd'hui encore, la sauvagerie de la Côte-Nord est pour moi la mesure de toute sauvagerie. Baie-Comeau, «ton souvenir en moi luit comme un ostensor<sup>2</sup>», profonde baie entre les pattes d'ours des montagnes plongeant dans la mer directement, sans apprêt. Je faisais mes débuts de journaliste au pays où mon père avait commencé une carrière d'enseignant. Il nous raconta souvent l'anecdote qui lui laissa la vie sauve et projeta la mienne dans la rêverie de l'écriture. Il est des images comme ça, fondatrices. Parti à skis d'une rive de la baie de Baie-Comeau vers l'autre, il fut surpris par une tempête soudaine et un vent déchaîné. Le voilà qui, bientôt, court à perdre haleine sur les glaces qui se fissurent à mesure derrière lui, évitant le chaos à chaque glissement de ses maigres planches, homme seul livré à la solitude du continent blanc qui vient de se détacher avec un vent d'est. Il ne voit plus rien. Avançant à tâtons, il retrouve bientôt ses traces, misère!, il tourne en rond. Comment s'en est-il tiré? Vivant.

Mon travail de journaliste m'a permis de quadriller le Saint-Laurent par tous les temps, de naviguer sur ses flots et au-dessus, d'en apprendre les textures et fragrances, d'accoster sur quelques-unes de ses îles, de l'ingurgiter à gourmandes lampées. Ce métier qui, on dirait, avait été façonné pour moi, m'a permis d'écrire cette eau de notre chair comme

---

2 *Harmonie du soir*, poème de Charles Baudelaire.

journaliste donc, et comme écrivaine. D'ailleurs, souvent les deux genres se confondent sous ma plume, comme le Saint-Laurent se confond avec la mer. Si, pour les scientifiques, le taux de salinité atteste de la mer, pour les riverains que nous sommes, c'est autre chose. On ne sait trop où se termine le fleuve et où commence la mer. Et veut-on le savoir vraiment? Ceux et celles qui en habitent les rives diront «fleuve» ou «mer» en fonction des jours, du climat et de leur état d'âme. Plus fleuve un jour, plus mer le lendemain. Peut-être même choisiront-ils le vocable en fonction de leur interlocuteur. À certains, on dira «mer», à d'autres, on dira «fleuve».



Je suis retournée au port de Montréal il y a quelques années avec Fernand Leduc, le grand peintre des microchromies, dans ce qui était autrefois son Viauville natal, où son père travaillait pour la Vickers. Nous avons longuement devisé en regardant le bouillon des eaux descendant vers Trois-Rivières, Québec, Montmagny, La Malbaie, gigantesque marmite sourdant du fond de la terre et réverbérant la lumière. Il m'avait parlé des «ciels dramatiques» d'ici, trop hauts, trop clairs, trop purs pour être peints, disait-il, lui qui s'était installé en France, au pays des lumières tamisées, des contrées mates de la Seine et de la Loire, plus transposables, pensait-il, sur une toile.

La France. Où d'autres rivages me convièrent, traversés d'amitiés durables et d'une joie qui n'a jamais cessé, juste d'y respirer l'air saturé de moisissures et de pipi de chien. Dedans cette France, la Seine, celle qui coule à Paris, à Conflans, à Rouen, ses méandres, ses tournants, son estuaire si tendre qu'on se coucherait dedans. La Loire,

celle qui coule à Tours, à Langeais, à Sainte-Luce, à Saint-Nazaire, ses hautes eaux, ses ponts anciens, les villages, villes, plaines et vignobles qui l'enserrent comme les montants d'un lit. Chacun de ces fleuves porte un visage, aujourd'hui envolé.

MYRIAM

Ce jour-là, les goélands reculaient sur la Loire. C'était le début du printemps, le fleuve était en crue, nous marchions à la hauteur de ses eaux. C'était dimanche midi, quand le peuple des Français s'en va digérer ses agapes et cuver ses libations dans les parcs et la verdure, après un repas où l'on a fait bombance de paroles, de rires, d'huîtres et de muscadet.

Le courant descendant vers Saint-Nazaire et l'Atlantique était plus puissant que l'avancée des goélands en sens contraire. Si bien qu'ils reculaient sur l'eau. C'était curieux à voir. Les bourgeons avaient éclaté et les feuilles tendres commencé leur pousse. « J'aime le printemps, avait-elle dit, je voudrais le voir arriver. »

Elle tenait sur ses jambes aussi bien que nous, ses amis bien portants. Mais à elle, il ne restait que trois semaines à vivre. J'étais ébahie de la voir progresser d'un pas hardi le long du fleuve qu'elle avait tellement aimé et arpenté. Nous avions certainement franchi deux ou trois kilomètres. Pas un seul instant, elle ne signala fatigue ou essoufflement.

Nous nous rapprochions d'elle, tour à tour, sans ordre établi et sans nous consulter, pour deviser doucement de tout et de rien, nous marchions. La Loire était belle, éclatante dans l'air de ce mois de mars, les goélands reculaient tandis que nous avançons dans le silence des oiseaux et de nos cœurs battant la chamade, rien ne serait dit parce que tout avait été dit, « je t'aime, je t'ai toujours aimée,

je t'aimerai toujours». Nous ne reverrions plus jamais la Loire ainsi, dans une impression de fin d'un monde, de ce monde-là, avec elle, Myriam, qui nous fédérait.

Trois semaines plus tard, elle s'est envolée dans une sorte d'assomption, je ne trouve pas d'autres mots. Aimée et libre. Moi, sur le rivage du Saint-Laurent, elle sur le rivage de la Loire. Elle est partie tranquille, dans l'heure bleue ligérienne. Ce jour-là, il neigeait sur mon fleuve laurentien et les cargos disparaissaient sous les grains alourdis de leur gangue de printemps. Je suis allée acheter une rose blanche. J'ai embrassé l'air. Nous étions proches par nos fleuves.

#### OURIDA

Elle venait de changer de vie. Changer de compagnon, de maison, de ville. Une seule chose n'avait pas changé: la Seine, qui demeurerait dans son proche voisinage, aussi bien dans ce qui avait été sa banlieue parisienne qu'en sa nouvelle demeure au bord de la Manche. La Seine, son inspiratrice, sa muse pour peindre. Car elle était artiste-peintre.

Un océan de vagues nous séparait, mais un océan de connivences nous reliait depuis toujours. Je la savais là, ouvrageant chaque jour dans son atelier. Elle me savait là, m'échinant chaque jour sur le papier. Nous cherchions toutes deux à atteindre l'inaccessible étoile, elle, avec les pinceaux, moi, avec l'écriture.

L'inaccessible étoile, elle l'aura atteinte la première. Bien trop vite pour nous, qui sommes restés sidérés, soufflés par son départ.

Quelques jours après sa crémation et la dissémination de ses cendres dans la Manche, c'était en juillet, je l'ai vue passer devant ma petite maison du bord de la mer gaspésienne. Partie d'une plage aimée, imaginée à Saint-Martin Église ou

à Veule les Roses, elle aura fait le voyage intercontinental. J'ai vu passer sa belle crinière berbère et son béret rouge, qui lui allait si bien, sous ma fenêtre. Nous avons longuement agité la main, comme toujours quand nous nous quittons. Cette fois, au-dessus de ce long tombeau aqueux qui s'étire des galets d'Étretat aux saillies rocheuses de Haute-Gaspésie.



La vie m'a fait renouer, il y a quelques années, avec la Côte-Nord et avec Sept-Îles. À mon double chapeau de journaliste et d'écrivaine, s'en ajoutait un troisième, celui de chercheuse. Chercheuse? Oui, chercheuse associée au Grénoc, le Groupe de recherche sur l'écriture nord-côtière, affilié au Cégep de Sept-Îles. Je me suis mise à chercher, rechercher, en toute liberté et à ma façon, pour découvrir l'histoire de la Côte-Nord, qui est aussi celle du Québec, du Canada et de l'Amérique tout entière. Et celle des peuples autochtones qui y vivaient depuis des millénaires avant l'arrivée des Européens. Toutes ces trajectoires ont fermenté dans le Saint-Laurent, où se sont mêlés nos sangs. Nous venons tous plus ou moins de cette lignée d'océan, de mer et d'eaux vives, de forêts, de lacs et de rivières où ont macéré notre petite et notre grande histoire dans les vents de l'Atlantique.

Qui eut dit qu'un jour je ferais mon pain béni et ma lecture de chevet des parcours de Cartier et Donnacona, au XVI<sup>e</sup> siècle, de Champlain, Jeanne Mance et Maisonneuve, au milieu du XVII<sup>e</sup> siècle? Du naufrage du père Crespel et de 53 compagnons, en 1736, sur la côte d'Anticosti? De l'histoire d'un petit poste de traite qui devint un important carrefour de rencontres autochtones aux Îlets-

DANS LA MÊME COLLECTION

- Les années 80 dans ma vieille Ford*, Dany Laferrière  
*Mémoire de guerrier. La vie de Peteris Zalums*, Michel Pruneau  
*Mémoires de la décolonisation*, Max H. Dorsinville  
*Cartes postales d'Asie*, Marie-Julie Gagnon  
*Une journée haïtienne*, Thomas Spear (dir.)  
*Duvalier. La face cachée de Papa Doc*, Jean Florival  
*Aimititau! Parlons-nous!*, Laure Morali (dir.)  
*L'aveugle aux mille destins*, Joe Jack  
*Tout bouge autour de moi*, Dany Laferrière  
*Uashtessiu / Lumière d'automne*, Jean Désy et Rita Mestokosho  
*Rapjazz. Journal d'un paria*, Frankétienne  
*Nous sommes tous des sauvages*, José Acquelin et Joséphine Bacon  
*Les bruits du monde*, Laure Morali et Rodney Saint-Éloi (dir.)  
*Méditations africaines*, Felwine Sarr  
*Dans le ventre du Soudan*, Guillaume Lavallée  
*Collier de débris*, Gary Victor  
*Journal d'un écrivain en pyjama*, Dany Laferrière  
*Bonjour voisine*, Marie Héléne Poitras (dir.)  
*Journal d'un révolutionnaire*, Gérald Bloncourt  
*Le vent des rives*, Rachel Bouvet  
*Je ne vais rien te cacher. Lettres à Georges Anglade*, Verly Dabel  
*Les échos de la mémoire. Une enfance palestinienne à Jérusalem*,  
Issa J. Boullata (trad. Chantal Ringuet)  
*Tout ce qu'on ne te dira pas, Mongo*, Dany Laferrière  
*Au nom de la terre et de la vie*, Jidi Majia (trad. Françoise Roy)  
*Chérir Port-au-Prince*, Valérie Marin La Meslée  
*Sur Fanon*, collectif sous la direction de Bernard Magnier  
*Soigner, aimer*, Ouanessa Younsi  
*De si jolies petites plages*, Jean-Claude Charles



**COLLECTION CHRONIQUE**

## **SAINT-LAURENT MON AMOUR**

Une déclaration d'amour au fleuve Saint-Laurent.

Le Saint-Laurent a fait de nous ce que nous sommes. Aveuglés l'hiver, apaisés l'été par sa lumière. Peuple avec les humeurs du fleuve à sa fenêtre. Peuple vivant en dents de scie, excessif comme une tempête sur la pointe extrême d'Anticosti, des vagues déchaînées sur les côtes de Mont-Louis ou de Sept-Îles. Peuple prompt aux réjouissances, passant de candeur à nostalgie comme grains et blizzards succèdent aux mers étales. Fleuve fou au goût de liberté. Fleuve amer. Fleuve inlassable. L'immense chemin d'eau, qui s'évase en cornemuse, a accompagné nos victoires et nos défaites et tracé son lit dans nos imaginaires, nos âmes et notre être collectif.

Monique Durand est née à Montréal. Elle est écrivaine, journaliste et collaboratrice au quotidien *Le Devoir*. Elle a déjà publié *Le petit caillou de la mémoire* chez Mémoire d'encrier.